

était dangereuse. Vous avanciez, mais si peu ! Le courant vous entraînait vers l'écluse. J'eus peur. Je jetai des cris de détresse. Mais le meunier s'était retiré dans son moulin et ne voyait rien de tout cela. Enfin vous êtes revenu, tout mouillé, avec le bateau que vous aviez si vaillamment conquis. Je vous ai grondé. Mais vous n'en avez tenu aucun compte. Au contraire. Vous m'avez lancé de l'eau au visage afin de me mettre dans le même état que vous. Est-ce exact ? N'ai-je rien omis ? Je n'ai pas été à Paris, moi, pour oublier.

Elle se montrait peut-être un peu imprudente, et Paul, qui avait dans la tête la fumée de quelques verres de vieux vin du Périgord, fut sur le point de lui répondre qu'il n'avait pas cessé un seul jour, une seule minute, de penser à elle. Mais Valentine avait une physionomie si franche, si ouverte, et en même temps si digne, que Paul s'abstint fort à propos d'une galanterie banale qui eût fait regretter à la jeune fille ses épanchements fraternels. Il trouvait du reste un charme pénétrant à remonter ainsi le cours du passé.

— Je vais vous prouver que j'ai de la mémoire, reprit-il. Vous souvenez-vous du jour où je suis monté sur ce rocher qui est là, au-dessous de nous, au bord de la rivière ?

— Pour me cueillir quelques fleurs qui pendaient sur nos têtes ?

— J'aurais été beaucoup plus haut et beaucoup plus loin s'il l'eût fallu, mademoiselle. Vous m'aviez dit : « Si tu me rapportes ces fleurs, je te donnerai quelque chose.... »

Valentine baissa les yeux. La citation était très certainement exacte, mais la jeune fille eût sans doute désiré que la mémoire de

Paul ne fût pas assez bonne pour se souvenir de ce tutoiement malencontreux. Paul, du reste, en avait parlé sans y faire attention. Il s'en repentait quand il vit Valentine froncer légèrement le sourcil et même faire un mouvement pour rejoindre son père. Mais M. du Breuil se livrait en ce moment avec M. de la Fosse à une discussion très approfondie sur l'agriculture, et cela effraya un peu la jeune fille, qui resta près de Paul.

IV.

La nuit était descendue. La lune brillait. Les vastes horizons s'étaient couverts d'une pénombre mystérieuse. Un brouillard opaque suspendu sur le cours de la rivière ressemblait à l'immense traînée du manteau de quelque divinité disparue. Les montagnes profilaient au loin leur silhouette gigantesque, tandis que les arbres, les plantes, les brins d'herbe, s'endormaient immobiles au milieu de la sécurité profonde que leur promettait une nuit calme et presque lumineuse. La mélancolie de cette heure solennelle influa, sans qu'ils s'en doutassent, sur Paul et Valentine. Après les riantes explosions de leurs souvenirs d'enfance, après cette familière causerie dont ils avaient formé, par une science innée du cœur, la base solide d'une intimité prochaine, ils éprouvèrent avec force l'impression du moment présent ; et par une transition naturelle, l'intuition confuse et flottante de l'avenir apparut à leurs yeux. Mais un phénomène bizarre et assez explicable pourtant vint agir sur ces deux jeunes gens en sens inverse. Pendant que Paul s'abandonnait au charme de sa situation actuelle, Valentine redevenue sérieuse, semblait écouter dans